

ait en tenant son verre à deux mains sans quitter son cousin de ses grands yeux noirs, et qui, voyant qu'on oubliait de changer son assiette, se leva et courut à lui en disant de son accent gascon : — Tenez, mon cousin, voici une assiette plus propre. — Cette candeur assurée avait d'abord gêné le cœur de Joseph. Brigitte, déjà grande dame et comptant parmi les demoiselles, n'était véritablement qu'une enfant, étourdie, jocund, naïve, soignant déjà gentiment la ménage, et soufflante encore de temps à autre par sa mère, mais l'aimant de toute son âme, comme si elle eût été belle et bonne.

Après le dîner, Mme. Lagache, voulant enfin donner idée de son train, fut évidemment pour s'en aller hors de la ville dans une promenade à la mode. On fit monter comme on put huit personnes dans une voiture conduite par l'homme qui faisait les commissions du port. Comme il n'y avait pas assez de place, le cousin Michel et l'un des invités montèrent sur le siège à côté de lui. Cette voiture était une vieille calèche achetée de hasard, toute poudreuse, doublée d'une étoffe décolorée et souillée de grandes taches d'huile, dans dont les poches déchirées pendait aux portières qui badinaient sur leurs gonds. Elle était attelée d'un seul cheval, qui avait peine à traîner, et ne servait qu'en de certaines occasions. Mme. Lagache en occupait le fond dans ses grands atours, chargée de bijoux et de fleurs ; mais selon cette règle par où l'on voit insuffisamment qu'un habit n'est pas fait pour des gens indignes de le porter, toutes ces nippes semblaient fortuitement accrochées sur ses épaules, et son laid visage n'en ressortait que mieux, par contraste comme une tache sur l'eau lingue. Il es de ces personnes que non seulement la parure ne peut parer, mais qui déparent la parure.

Sur le chemin, elle se penchait avec une gaucherie ridicule pour saluer dans sa gloire des femmes négociantes qui ne daignaient pas la regarder. Un pauvre mendiant le long de l'avenue ; elle porta la main à la poche par habitude du tablier, et dit à Joseph : — Tiens, jette-lui un sou, je n'ai pas de monnaie.

Joseph se mourait de gêne et de sommeil ; on entra. On se couchait d'habitude à dix heures ; mais en l'honneur du nouveau venu on demeura jusqu'à minuit à causer dans la salle. Enfin, comme s'il s'était plaint plusieurs fois, Mme. Lagache lui dit : — Je ferai bassiner ton lit avec de la cassonade, tu sera remis demain.

Quand on se fut retiré, Mme. Lagache prit un chandelier et le conduisit encore une fois dans sa chambre.

— Nous te mettons-là en attendant. Si tu préfères la chambre d'Etienne ?... Voilà où couche Michel. As-tu ce qu'il te faut ? Tu n'as pas d'eau ; je l'avais oublié.

Elle appela la fille. Pendant ce temps, Joseph, excédé, ne pouvait qu'écouter. Il ne fut question ni de bassinoire, ni de bain de pied, ce qui l'eût pourtant remis de sa lassitude, devenue insupportable. La tante allait, venait, rabattant un drap, rangeant un meuble et bavardant toujours du même ton. Joseph prit sur lui de quitter son habit.

— Allons, bon soir, dit Mme. Lagache en s'en allant.

Joseph courut pour fermer la porte : elle ne fermait point, ce qui est commun dans les maisons de province habitées par une seule famille. Il faut ici se rappeler le caractère et l'éducation de Joseph : c'était, comme on sait, un garçon rangé, déhécat, d'un caractère extrêmement faible, qui se laissait abattre par le moindre trouble porté dans ses habitudes, et, pour surcroît, d'une timidité expressive, qui l'empêtrait de prendre ses aises quand on ne lui laissait pas toute liberté. Susceptible à l'excès, le choquait-on dans ses petites manies ou son amour-propre, il se ramassait pour ainsi dire, se concentrait en lui-même, et ne savait que souffrir en silence ; mais le mal n'en était que plus profond et l'allait mieux sentir. Coucher dans cette chambre, avec cette porte demeurée ouverte, l'inquiéta évidemment que s'il se fut trouvé dans une auberge suspecte.

Enfin il s'abandonna à la joie d'être seul et de respirer un moment, roulant dans sa tête ce qui s'était passé depuis le matin, mais surtout abattu par la fatigue, qui lui donnait comme un frisson de fièvre. Il commença à se déshabiller ; mais il s'aperçut que les vitres le laissaient en spectacle aux voisins. Il voulut y mettre obstacle : les fenêtres étaient sans rideaux. Il lui sembla pour le coup qu'il s'allait coucher en plein midi sur la place publique. Il allait et venait dans la chambre, à demi-nu, impatiente, occupé à la fois de mille petits soins qu'il ne pouvait remplir.

Tout à coup la porte s'ouvrit : tout son sang reflua vers le cœur.

— Je t'apporte une chandelle, dit Mme. Lagache en entrant, au lieu de ta lampe, que tu ne saurais pas éteindre.

Joseph s'excusa en essayant de se cacher.

— Allons, ne te gêne pas, il faut bien que j'aie soin de toi. Bonsoir. Elle s'en alla. Joseph, remis de son épouvante, allait enfin gagner son lit, quand il tressaillit en voyant la porte s'ouvrir encore. C'était le cousin Etienne qui revenait du café et qui rentrait en fumant.

— Ah ! ah ! bien ! comment ça va-t-il, cousin ? s'écria-t-il en poussant rudement Joseph sur son lit en signe de cordialité. Il se mit ensuite à lui conter des bousillonneries auxquelles Joseph était forcément de répondre, bien qu'il eût tout à fait perdu la tête. Le cousin Etienne couchait dans la chambre qui suivait celle de Joseph et dont la porte ne fermait pas non plus. La maison n'avait qu'un étage dont toutes les pièces donnaient l'une dans l'autre.

— Puisque tu voilà prêt, dit le cousin Etienne, je vais emporter ta lumière.

Joseph, qui avait le soir tant de chères habitudes et qui ne s'endormait qu'après une heure de lecture dans un livre favori, demeura tout à coup dans

l'obscurité. Il se jeta, pour en finir, dans ce lit froid et mal fait, comme s'il se fut jeté dans la rivière. Il s'y retourna dans tous les sens ; il songeait à sa petite chambre de la Place-Royale, si commode et si bien pourvue ; mais, accablé comme il l'était, c'était déjà beaucoup que d'être couché. Son cousin chantait dans la chambre voisine l'évocation des sceptres dans *Robert-le-Diable*, sur des tons vraiment effroyables. Joseph, que la fumée du tabac tenait éveillé, repassa les événements du jour ; il reconnaît qu'il avait eu tort de ne pas avertir de son arrivée, et qu'on n'avait pu mieux faire à l'improvisation pour le recevoir ; que d'ailleurs il n'avait pu ni le port, ni la campagne, ni touché à aucun de ses beaux projets. Il lui restait donc assez de belles espérances pour le bercer jusqu'à ce qu'il fut endormi.

Il se réveilla le lendemain assez tard, tout en sueur, et dans un malaise fiévreux ; le grand soleil inondait le plancher de sa chambre exposée au midi, en faisant un poêle ardent. Il s'aperçut que de plus on l'avait, dans la force du mot, livré aux bêtes ; le gonglement de mille pigures s'ajoutant à l'abattement, il pouvait à peine se remuer ; la curiosité lui fit tout vaincre.

A déjeuner il remarqua que le luxe de table de la veille, qui n'était qu'une propriété bien bourgeoise, avait disparu. Il n'y avait plus de nappe, plus de doubles assiettes. On servit un reste de fromage et de ragoût froid. Etienne et Michel avaient déjeuné de grand matin ; quant à Mme. Lagache, elle prit son chocolat, qui était, ajouta-t-elle, une habitude d'enfance, et qu'elle partageait avec sa fille. Joseph fut donc le seul à manger son fromage ; comme tout était d'un goût relevé et qu'il se servait pour la seconde fois d'un certain vin qu'il s'étonnait de trouver si mauvais à Bordeaux, sa tante lui dit :

— Eh ! mais tu bois comme un chantre.

Et se reprenant aussitôt en lui pinçant le genou :
C'est pour bâclier, tu penses bien.

Joseph, interdit, rougit jusqu'aux oreilles et ne put répondre. Quand il fut fini : — A propos, dit la tante, il y a là des confitures. Veux-tu des confitures !

Joseph s'excusa faiblement :

— Bah ! reprit Mme. Lagache, nous en mangerons ce soir.

Joseph, après le repas, s'empressa d'écrire à sa mère avant toutes choses pour l'informer de son heureux voyage ; cette lettre fut assez courte ; il y peignit son arrivée en beau détaillait peu de chose de la réception qu'on lui avait faite, remettant les détails à plus tard et disant qu'il n'avait encore rien vu des curiosités qu'il se promettait. Il ajouta des compliments de sa nouvelle famille. Cette lettre était plutôt pour tirer sa mère d'inquiétude sur sa santé et la manière dont il avait fait la route, que pour lui faire part de ce qu'il avait vu.

Il avait été question le matin d'aller faire un tour à La Prade, où était la campagne des Lagache ; mais Etienne eut des affaires, Michel allait au port, Mme. Lagache et sa fille étaient occupées de la lessive. Joseph demeura livré à lui-même. Il s'habilla et s'alla promener tout seul dans la ville. Il partit du haut des quais et les suivit le long du fleuve. La vue de ce port est un spectacle admirable. Il faisait beau temps et grand soleil ; mais ce bruit et ce mouvement, cette quantité de navires, l'affluence de tant de gens qui s'abordaient et s'occupaient entre eux, ne firent que l'attrister ; en lui rappelant qu'il était orphelin, inconnu, loin de sa mère et de ses amis, et pour ainsi dire abandonné pour la première fois de sa vie dans une ville étrangère : les larmes lui vinrent aux yeux. Il entra dans un café, où il fut avidement une gâtée de Paris qui lui parla au moins de sa chère ville natale.

Il rentra vite au logis, où, ne sachant que faire, l'idée lui vint de se remettre au travail. Il monta : tout le monde était occupé dans la maison. Il gagna sa chambre sans qu'on fit attention à lui, déroula ses livres, ses cahiers, et s'arrangea sur un mauvais guéridon derrière une fenêtre. Il était parvenu à se recueillir, quand la porte cria doucement, et des pas glissèrent sur le carreau ; il se retourna en sursaut : c'était sa tante.

— Ah ! tu voilà ! tu travailles ! Je ne savais où tu étais. Tu es bien là pour travailler ; on ne te dérangeras pas... Allons.

Elle s'en retourna. Joseph, tout à fait dérangé, se perdit en conjectures sur ce qui attirait sa tante à tout propos dans sa chambre. Il se remit ; mais il entendit tout le bruit de la cour et notamment son nom, qu'on criait à plusieurs reprises, et la voix criarde de Mme. Lagache qui répondait : — il est là-haut.

Son cousin Michel monta.

— Ah ! tu travailles ! Veux-tu voir charger les baquets, trois cents barriques de tafla que nous expédions pour les nègres. Ah ! les gredins !

Joseph fut obligé d'aller voir charger les tonneaux ; il reconnaît qu'il lui serait impossible de travailler, ces premiers jours du moins, et tant qu'il ne serait pas tout à fait établi à la campagne ou dans une chambre à lui bien fermée.

Mme. Lagache l'aperçut dans la cour. Elle produisait déjà sur lui, sans qu'il s'en rendît compte, l'effet pétrifiant de la torpille. La voix, les pas, le regard de cette femme attachés sur sa personne lui donnaient toute espèce de force et de volonté ; il balbutiait, il ne savait plus ce qu'il faisait, et la peur lui donnait une douceur, une soumission, un empressement qui eussent rassasié les bûcheurs, mais qui ne pouvaient toucher Mme. Lagache. Elle lui dit :

— Allons donc, on ne te voit pas. Viens dans la salle, nous causerons un moment. On ne jouit pas de la société.

Il la suivit en tremblant. Elle devait de la laine, elle lui embarrassa les bras d'un gros écheveau qu'elle se mit à pelotonner.

— Eh bien ! tu es sorti, qu'as-tu vu de beau ? t'amuses-tu ici ?

Joseph faisait plus d'efforts d'intelligence pour soutenir avec sa tante la plus